



CHASTEL
OU LE SECRET
DE LA BESTIA



M. K.

M. K.

Chastel

Ou le Secret de la Bestia

© M. K., 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7723-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Esther.

« ... Et bientôt une rumeur circula. On parlait d'un loup colossal, au pelage gris, presque blanc, qui avait mangé deux enfants, dévoré le bras d'une femme, étranglé tous les chiens de garde du pays et qui pénétrait sans peur dans les enclos pour venir flairer sous les portes. Tous les habitants affirmaient avoir senti son souffle qui faisait vaciller la flamme des lumières. Et bientôt une panique courut par toute la province. Personne n'osait plus sortir dès que tombait le soir. Les ténèbres semblaient hantées par l'image de cette bête... »

Guy de Maupassant « Le Loup »

Forêt du Vivarais en l'an 1762.

Lorsque Pierre tira les rênes, les chevaux stoppèrent doucement sous la pluie battante. Les trois autres chariots qui suivaient s'immobilisèrent sagement à leur tour. Le forain descendit après avoir cédé les rênes à sa compagne. Tout devait être parfait avant leur entrée au château. La vieille noblesse de cette contrée était fortunée. Chaque grand spectacle se devait une entrée remarquable. Cela Pierre le savait parfaitement. À la hauteur de la dernière voiture, il souleva lentement le rideau que la pluie avait détrempé. Deux cages renfermaient des ours bruns qui semblaient profondément endormis. Au fond de la roulotte, leur gardien veillait. L'homme était enrobé de fourrures et entouré de deux énormes et étranges créatures assoupies près de lui. Ses épaules étaient larges et un gros manteau fait de peaux l'enveloppait. Face à cet homme aux yeux plissés et tranquilles, Pierre se rappela en cet instant leur rencontre à son retour de Gibraltar.

Destins croisés Gibraltar

Six mois plutôt, juin 1762.

Pierre avait fait sa connaissance sur un navire espagnol. Le forain avait acquis trois beaux spécimens qu'il ramenait d'Afrique du Nord. Un magnifique couple de lions de barbarie et une hyène splendide qu'il devait livrer en France. Le lendemain de son embarquement, c'est en remontant le pont du navire que Pierre le vit pour la première fois. Curieux par nature, il ne pouvait détacher ses yeux de l'étrange gaillard devant lui. L'homme portait malgré la chaleur une grande masse de vêtements et son visage était en partie caché par un large manteau. Il vit derrière lui deux énormes tas de grosses fourrures déposées près du bastingage. Pierre prit le temps d'allumer sa pipe avant de se diriger vers l'homme. Il s'approcha doucement. Il était maintenant à moins de trois mètres de lui. Les deux immenses boules de poils se mirent à remuer. En une fraction de seconde, deux cercles rouges, puis deux autres s'ouvrirent. Pierre se figea. Les deux créatures s'étaient levées et il vit plus distinctement leurs énormes pattes.

Ces deux monstres immenses étaient plus proches du lion que du chien, tellement leur carrure et leurs traits lui parurent singuliers. Et pourtant, Pierre en avait vu des bêtes. Des chiens sauvages d'Afrique, des molosses de crête ou des Pyrénées, des tigres d'Asie, des fauves venus du monde entier... Il en avait croisé et vendu un bon nombre. Cependant, ces deux montagnes de fourrures étaient maintenant dressées devant lui. L'homme qui les tenait paraissait dorénavant minuscule. Et pourtant, les deux laisses étaient tenues d'une seule main. Les deux hommes, à moins d'un mètre l'un de l'autre, étaient face à face. L'homme silencieux imita Pierre et sortit de son manteau une étrange pipe, longue et recourbée. Il l'alluma et en tira quelques bouffées. Pierre alors, sans faire un pas de plus, tendit sa pipe vers l'homme qui l'accepta. Il en fit de même envers Pierre. Le soleil se couchait et la lune décida de leur tenir compagnie. L'homme caressait ses deux cerbères et ils se recouchèrent docilement à ses pieds. Cet étrange humain semblait sourire. « Est-ce que tu parles ma langue ? » demanda Pierre. Il fut presque immédiatement interrompu par l'arrivée du second du capitaine. Le jeune Diego Manuel Igual s'avança et lui demanda de le suivre dans sa cabine. Étant le fils du capitaine, Diego savait que Pierre était un passager « particulier » qui avait payé cher, très cher son trajet vers Toulon. Le

Forain semblait être considéré par son Père, le capitaine Luis Sebastian Igual, maître de ce navire. Aussi, c'est avec courtoisie mais fermeté qu'il invita Pierre à le suivre.

Une fois dans sa cabine, il sortit un flacon de rhum et servit deux verres. Autour du cou du jeune Diego, une cicatrice discrète attira l'œil du forain.

Celui-ci, sans le vouloir, la fixa un peu trop longtemps. Cela invita le jeune Igual à dénouer son mouchoir et Pierre vit nettement la marque de la cicatrice. La balafre avait sans doute été laissée par une lame, peut-être un couteau. Le jeune second commença alors un fabuleux récit.

El Mudo, août 1752.

Pierre était maintenant dans la cabine, il alluma sa pipe avant que son hôte ne commence son histoire : Il y a une dizaine d'années, en 1752, alors qu'il commandait une petite corvette près de Tanger, un navire pirate aborda son bateau. Le jeune capitaine Diego Igual échappa de peu à la mort. Capturé, deux semaines plus tard, il fut vendu comme esclave aux barbaresques. C'est là-bas qu'il fit la connaissance « d'El Mudo ». C'est grâce à lui, confia-t-il à Pierre. « Oui, c'est grâce à lui qu'ils parvinrent à s'enfuir », dit-il en caressant son cou. Il sembla soudain pris par la fièvre et insista sur le fait qu'il avait été sauvé par cet homme. Ses souvenirs s'emmêlèrent et il raconta dans sa précipitation la fin avant le début. « Cet homme », insista le jeune Igual, « m'a porté plusieurs jours dans le désert... » Après leur fuite, au bout de plusieurs semaines et malgré des épreuves cruelles, les deux évadés étaient encore vivants, mais à bout de force. C'est par miracle qu'ils tombèrent sur une mission espagnole près d'Alger. Après deux mois dans la mission des frères jésuites, les deux hommes avaient repris leur force. El Mudo en profita pour apprendre à écrire des rudiments d'espagnol grâce au Père Francisco. Le jésuite, devant le témoignage du jeune Igual, se jura de convertir le païen au cœur noble.

Il le baptisa peu de temps après. Une missive fut envoyée par les moines auprès du capitaine Igual.

Le père apprenant la nouvelle miraculeuse mit le cap le lendemain en direction du port d'Alger. Il fut si heureux de récupérer son fils que, lorsque Diego lui demanda si son nouveau compagnon pouvait se joindre à eux, il accepta sans hésitation. El Mudo, « le muet », resta depuis avec eux. Le capitaine ayant cru au départ à un caprice de son fils fut cependant époustoufflé par cet étrange petit homme. Il s'avérait qu'El Mudo était tout ce que l'on pouvait attendre du parfait marin. Il apprenait vite, et le quartier-maître plusieurs fois fit ses éloges. Le nouveau travaillait sans jamais se plaindre, toujours en silence. On l'appelait, il paraissait aussitôt prêt à la tâche. Il n'était jamais contrarié ni ennuyé par les corvées qu'on lui donnait. Le capitaine et son fils remarquèrent qu'El Mudo semblait n'avoir jamais de distraction. Il buvait quand on lui donnait à boire, mais jamais ne perdait son contrôle. Ses seules occupations et tout son temps libre étaient consacrés à ces deux petites boules de poils qu'il sauva un jour d'un naufrage.

Une survie miraculeuse

Mer Méditerranée, juin 1759.

Cela faisait maintenant six ans qu'El Mudo avait rejoint l'équipage. Ce jour-là, le capitaine avait ordonné de couler le navire français. Il n'y eut pas de survivants. Le butin transporté dans les cales, le bateau pirate vaincu commença à couler. Il se brisa en deux, et les flammes consumèrent ce qu'il en restait. C'est alors que les flibustiers vainqueurs furent surpris par cet homme qui se jeta soudain à l'eau. El Mudo nageait à s'en rompre les bras vers une petite boîte qui commençait à couler. Les petits gémissements émanant du minuscule coffret devenaient de plus en plus faibles. Il nagea encore plus vite. Il récupéra enfin la petite boîte et remonta à bord du navire. Les hommes sur le pont l'observaient. Ils se moquèrent de ce ridicule imbécile, prêt à se tremper dans l'eau froide. Les hommes cessèrent de rire quand, de la petite boîte éventrée, El Mudo en sortit quatre petites boules de poils. De tous petits gémissements se firent entendre et cela n'intéressa que peu les marins. Ils se mirent à rire devant le misérable trésor et retournèrent à leurs tâches. Le Muet resta calme. Lentement, il essaya de remuer deux des minuscules boules immobiles. Elles ne réagirent pas. Quant aux deux autres, les petites choses remuaient et gémissaient. Après encore quelques secondes, celles-ci laissèrent apparaître de minuscules billes rouges.

Enfin, elles ouvrirent leur petite gueule et aspirèrent l'air comme elles le purent. El Mudo fit alors deux choses. D'abord, il prit délicatement les deux petites boules inertes et les remit dans leur boîte qu'il rendit à l'océan. Ensuite, il prit les deux autres qu'il glissa à l'intérieur de sa chemise et se dirigea vers la cuisine du navire. Ce n'est que par miracle que les deux boules de poils que les marins prirent pour des rats, par la suite, survécurent. Avec une infinie précaution, pendant plusieurs jours, Mudo les nourrit et les protégea en les gardant en permanence avec lui. Les petites choses grandissaient vite, et de plus en plus, jour après jour. Le capitaine, son fils ainsi que l'équipage le remarquèrent. Elles avaient, après quelques semaines, maintenant une apparence singulière. Très proche de celle d'un chiot qui aurait des poils très longs. Leurs couleurs à un mois étaient brunes et fauves. Un beau jour, un marin curieux voulant se divertir prit l'un des chiots alors gros comme un melon. Il le brandit vers ses camarades en riant et cria : « Les gars, je crois que ce soir on aura du